

CHRONIQUE MÉDICALE

LA TUBERCULOSE

QUELQUES NOTIONS D'ORDRE PRATIQUE

Écrite spécialement pour *Le Terroir* par le Dr J.-A. LABERGE, de l'Hôpital Laval.

La Direction du *Terroir*, soucieuse de tenir ses lecteurs au courant du mouvement le plus moderne dans les sciences, comme elle l'a déjà fait dans le domaine des arts et des lettres, a demandé aujourd'hui à un médecin spécialiste de donner quelques notions d'ordre pratique sur un mal qui fait trop de victimes parmi nos populations. M. le docteur Arthur Laberge, médecin-résident de l'Hôpital Laval, a bien voulu se rendre à cette invitation. Formé aux meilleures sources : celle de notre École de Médecine, à Québec (Université Laval), celle du sanatorium de Lac-Édouard, celle du sanatorium de l'état de l'Iowa, E.-U., et celle de l'Hôpital Laval où il exerce sa délicate mission d'apôtre de la santé, M. le docteur Laberge a pensé vulgariser une science difficile, pour le plus grand avantage de tous. Aussi lira-t-on avec profit son étude dont il a soigneusement élagué toute terminologie technique. Espérons qu'un si heureux début nous vaudra une collaboration suivie sur le même sujet.

NOTE DE LA DIRECTION.

De tous les fléaux qui se sont abattus sur le monde, aucun n'est plus triste et plus funeste que celui de la tuberculose.

L'histoire nous rapporte bien, ici et là, de terribles épidémies qui ont passé sur un village, sur une ville, sur une contrée, qui ont duré des jours, des semaines, des mois même, faisant tomber des victimes nombreuses, et qui, cependant, après avoir jeté la consternation, sont disparues.

Mais la tuberculose, elle, ne cesse pas de semer la misère et la mort dans tous les siècles, par tous les pays civilisés ; et, ce qui est paradoxal, sans qu'on paraisse trop s'en désoler.

Aux États-Unis, des statistiques ont été faites qui nous démontrent que la tuberculose tue, chaque année, près de cent cinquante mille personnes ; une personne est emportée par ce fléau toutes les quatre minutes, et on y a fait un estimé établissant qu'il y a dans ce même pays au moins un million d'habitants souffrant d'une tuberculose active.

Au Canada, il meurt, chaque année, en moyenne, douze à quinze mille personnes, victimes de la tuberculose, et nous pouvons affirmer qu'il y a au moins cent mille personnes atteintes d'une lésion active tuberculeuse, en notre pays.

Voilà des chiffres qui sont pénibles à constater ; voilà une plaie qu'aucun peuple ne peut facilement supporter sans préjudice sérieux ; d'autant moins que les victimes sont presque exclusivement choisies à l'âge où elles pourraient être le plus utiles à leurs familles et à leur pays. La tuberculose, on le sait, affecte surtout l'adulte, entre dix-huit et trente ans.

La tuberculose est contagieuse. Elle ne l'est cependant pas au même titre que la picote ou la rougeole ; mais elle est sûrement transmissible ! Elle se communique directement ou indirectement de l'individu malade au sujet sain. Cette maladie ne peut apparaître spontanément ; et pas plus que le blé ne poussera dans un champ, si on n'y a semé la graine, le tubercule ne poussera dans le poumon, si le germe ne s'y est pas introduit.

C'est donc dire que les ravages que fait la tuberculose pourraient être diminués considérablement, si le peuple connaissait et voulait appliquer les moyens qu'il a de les enrayer.

Dans une forte proportion des cas qui nous sont amenés pour traitement, nous pouvons retracer d'une façon assez sûre la source d'infection, et cette source, elle aurait très souvent pu être évitée, si on avait su, si on avait voulu.

Personne plus que nous, médecins qui sommes versés spécialement dans la lutte contre la tuberculose, n'est autorisé à faire, de temps en temps, un appel pour mettre en garde le public contre cette maladie. On ne peut voir languir tant de tuberculeux, on ne peut voir mourir tant de ces

malheureux sans avoir, chaque fois, le cœur navré, et sans sentir combien cette maladie est funeste.

Et, à notre sens, le facteur le plus puissant, lorsqu'il s'agit de santé publique, encore plus efficace que les hôpitaux et les dispensaires, c'est l'éducation du peuple.

Nous ne pourrions compter sur un résultat permanent et sérieux que le jour où le peuple aura compris que cette maladie peut être prévenue, qu'elle est contrôlable, et que, cette prévention et ce contrôle sont, pour une grande part, entre ses propres mains.

Le peuple doit être instruit. Et, pour l'instruire, nous devons démocratiser — si je puis m'exprimer ainsi — les données scientifiques ; nous devons traduire cette science dans un langage qui puisse être compris par l'homme de la rue comme par la femme qui habite la plus humble des mansardes, tout aussi bien que par l'homme des champs, ou celui de la classe moyenne ou de la classe dirigeante, ou mieux encore l'homme de la culture intellectuelle la plus raffinée.

Voici enfin ce que chacun doit savoir : d'abord, que pour prévenir la maladie il faut tâcher d'empêcher le germe de pénétrer dans l'organisme ; ensuite, qu'il faut maintenir son état général en bonne condition, construire une résistance naturelle, et cela en utilisant d'une façon intelligente le bon air, le soleil ; en prenant une nourriture appropriée aux différents âges et à leurs besoins ; et en sachant aussi se reposer en temps et lieu.

Dr J.-A. LABERGE,
de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Faire du bien aux autres, c'est en recevoir soi-même.

Il y a des chaînes qui sont d'or quand on les voit de loin, de plomb quand on les porte, de fer quand on veut les rompre.

La plupart des grands sentiments que nous affichons ne sent que les habits de cérémonie de notre égoïsme.

La coutume nous entraîne, et nous mettons au rang des vérités les erreurs communes.

Tout désir, toute action ne doit avoir d'autre but que le bien de la société.